

Vues d'ensemble

Numéro 271, mars-avril 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (271), 56-63.



■ France 2010, 105 minutes — **Réal.** : Safy Nebbou — **Scén.** : Safy Nebbou, Gilles Taurant, d'après la pièce de Cyril Gely et Éric Rouquette, *Signé Dumas* — **Int.** : Gérard Depardieu, Benoît Poelvoorde, Dominique Blanc, Mélanie Thierry, Dominique Blanc, Catherine Mouchet, Michel Duchaussoy — **Dist.** : Séville.

L'Autre Dumas

Alexandre Dumas père agit en pacha dans une fête qu'il a donnée dans son château après de Paris, fête où il a trop dépensé comme souvent. Cette munificence amènera une implication des tribunaux et un de ses collaborateurs, Auguste Maquet, sera alors un de ses créanciers malheureux. À partir de faits historiques que le scénario reconfigure de façon quelquefois fantaisiste, le film élargit le propos d'une pièce récente à deux personnages où s'affrontaient Maquet et Dumas en une fresque haute en couleur, aux personnages plus ou moins truculents, où la police du pouvoir d'alors fait preuve d'une certaine intelligence.

Gérard Depardieu est un peu trop pâle de peau pour incarner un écrivain dont les photographies montrent qu'il est bien le petit-fils de Césette Dumas, une esclave noire de Saint-Domingue. Le film éclaire donc les traits de l'auteur tout en noircissant aux yeux de certains l'auteur du *Comte de Monte-Cristo* parce qu'il aurait oublié la place de Maquet dans la construction de son œuvre. Depardieu mord à pleines dents dans ce rôle à sa volumineuse mesure pendant que Poelvoorde joue d'une manière plus intérieure ce scribe frappé par la grâce d'un amour tardif. La réalisation de Nebbou réussit à naviguer dans de nombreux lieux et auprès de personnages féminins bien trempés, et ce, avec grâce. Il recrée ainsi sans trop de flaflas les attermoissements et autres épanchements de cette époque romantique qui a connu son lot important de révolutions de tous genres. Pour avoir réussi à redonner tant soit peu à certains le goût de vérifier la place d'Auguste Maquet dans l'histoire de la littérature, Safi Nebbou et Gilles Taurant doivent être remerciés.

Luc Chaput



■ France 2009, 107 minutes — **Réal.** : Luc Besson — **Scén.** : Luc Besson, Jacques Tardi (d'après ses bandes dessinées) — **Int.** : Louise Bourgoïn, Gilles Lellouche, Mathieu Amalric, Jean-Paul Rouve — **Dist.** : Séville.

Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec

D'une richesse inépuisable, la bande dessinée européenne d'hier et d'aujourd'hui a rarement connu des adaptations cinématographiques dignes de son génie. Pour un *Astérix et Cléopâtre* et un *Petit Nicolas* réussis, combien de *Lucky Luke*, *Blueberry* et autres *Michel Vaillant* pour le moins discutables ? Sous la houlette de Luc Besson, *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec* vient par bonheur sauver la mise. Tourné en partie dans des lieux réels (le Louvre, la place de la Concorde, le Muséum d'histoire naturelle, etc.), ce film jouissif et franchement rigolo doit sa réussite à un désir de recréer fidèlement l'esthétique fantaisiste de Tardi, l'un des maîtres de la bédé contemporaine. Ceux qui sont familiers de cette œuvre amorcée dans les années 1970 y retrouveront le climat finement dosé d'aventures échevelées, d'humour absurde et de mystère typique aux années d'avant-guerre (la Première), une époque où les découvertes scientifiques inspiraient les romanciers feuilletonistes à l'imagination fertile tels Allain et Souvestre (*Fantômas*) ou Gaston Leroux (*La Poupée sanglante*), et où le mythe du savant fou s'est particulièrement développé.

Principalement inspiré du premier album de la série mais puisant des éléments additionnels dans d'autres tomes, le film de Besson (assurément son meilleur depuis longtemps, et qui plus est, tourné en français !) donne vie à des personnages très typés jusque dans des détails insolites, telles leurs oreilles disproportionnées. Les maquillages sont d'ailleurs réussis à tel point qu'on peine à reconnaître certains acteurs, comme Mathieu Amalric. Et comment résister à une scène aussi hallucinante que celle où des momies échappées du Louvre se promènent paisiblement dans les rues de Paris ? Quant à Louise Bourgoïn dans le rôle-titre, il se dégage d'elle une luminosité et un dynamisme certes agréables, mais peut-être trop éloignés du modèle original. Une comédienne plus expérimentée comme Sylvie Testud aurait sans doute mieux rendu ce personnage féminin anti-conformiste qu'est Adèle Blanc-Sec.

Denis Desjardins

Barney's Version

Adaptation du roman de Mordecai Richler publié en 1997, ce long métrage est très bien sans être extraordinaire. La réalisation y est conventionnelle. La direction photo de Guy Dufaux reste dans les normes sans rien transcender. Preuve que le cinéma canadien sait faire aussi bien que les productions hollywoodiennes. On y suit les péripéties de Barney Panofsky, alter ego de l'auteur controversé. Paul Giamatti, récemment récompensé d'un *Golden Globe*, y est attachant et son charisme aide à pardonner les nombreux travers de son personnage. Il nous présente un *adulescent* insouciant qui se laisse porter par ses émotions. À travers ses trois mariages, on suit sa vie de buveur, de fumeur et de frimeur. Et quand, comme Barney, on vit dans la négation des responsabilités, l'Alzheimer, maladie de l'oubli, n'est-elle pas la meilleure porte de sortie? Les personnages féminins sont adorables. Ces trois belles actrices donnent espoir à tout homme bedonnant et perdant ses cheveux de conquérir les cœurs. Plusieurs têtes d'affiche canadiennes font de gentils *caméos*. Denys Arcand en maître d'hôtel, Paul Gross et Macha Grenon en vedettes de la télé, Atom Egoyan et David Cronenberg en réalisateurs du fameux soap produit par Barney.

Les répliques donnent à sourire et à rire. On reconnaît le côté caustique de l'humour juif. Surtout dans le décalage social exprimé par le personnage du père de Barney, interprété par Dustin Hoffman. Les paysages des Laurentides donnent envie de revoir les autres adaptations de textes de Richler comme *Joshua Then and Now* (1985) et le magnifique *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* de 1974, sans oublier *The Street* (1976), court métrage d'animation de Carolyne Leaf. Malgré son passé de polémiste, il faut reconnaître la grandeur de l'écrivain. Le film fait aussi appel aux chansons de Leonard Cohen, contemporain juif montréalais de Richler. La musique de Pascale Catalano appuie bien cette trame narrative. Le producteur Robert Lantos a su s'associer à des artistes italiens efficaces et faire couler le mélange des équipes sans heurter.

Élène Dallaire

Casino Jack

Dans un décor riche, un homme donne une explication d'un texte de la Bible dans laquelle il fait ressortir qu'il est bon de s'enrichir et que cela montre que nous suivons les desseins de Dieu. L'idée de partage et le veau d'or semblent avoir été oubliés, mais le discours est chaleureusement accueilli par le groupe de républicains de Washington. L'orateur est Jack Abramoff. Le scandale causé par les agissements de cet homme et de ses acolytes Scanlon et Kidan a frappé de plein fouet les dernières années de la présidence de George W. Bush. Le réalisateur Alex Gibney, auteur entre autres d'un film fort sur Enron, avait sorti en début d'année 2010 un documentaire sur le même sujet. Dans ce film, *Casino Jack and the United States of Money*, Abramoff est interviewé mais n'apparaît pas à l'écran. Ici, c'est Kevin Spacey qui incarne avec hargne et talent cet ancien producteur d'Hollywood et surtout président des étudiants républicains qui voulut devenir le lobbyiste le plus influent de l'histoire et emprunta pour ce faire des méthodes que la morale et la justice réprovent.

Le scénario de Norman Snider accumule tellement de personnages et de détails (en plus de nombreuses références cinéphiles dans un parcours zigzaguant) que le film risque de perdre le spectateur moyen, peu au fait des arcanes de la politique américaine, des deux chambres du Congrès et d'autres symboles de la séparation du pouvoir. Pour son dernier film, George Hickenlooper, a finalement retrouvé le sujet de *Hearts of Darkness*: un homme prend trop de risques et sa foi trop grande en sa bonne étoile lui fait frôler la catastrophe. Il est heureux que John Lovitz, hier simple amuseur public à *Saturday Night Live*, trouve ici un rôle à la mesure de son talent et participe avec bonheur, comme Barry Pepper, à cette mise en garde sarcastique contre la place de l'argent dans la politique contemporaine, qu'elle soit américaine ou autre.

Luc Chaput



■ **LE MONDE DE BARNEY** | Canada / Italie 2010, 142 minutes — **Réal.** : Richard J. Lewis — **Scén.** : Michael Konyves, d'après le roman de Mordecai Richler — **Int.** : Paul Giamatti, Rosamund Pike, Dustin Hoffman, Scott Speedman, Minnie Driver — **Dist.** : Séville.



■ États-Unis 2010, 108 minutes — **Réal.** : George Hickenlooper — **Scén.** : Norman Snider — **Int.** : Kevin Spacey, Barry Pepper, Kelly Preston, Jon Lovitz, Rachele Lefevre, Graham Greene, Maury Chaykin and Spencer Garrett — **Dist.** : Séville.



■ États-Unis 2010, 104 minutes — **Réal.**: John Wells — **Scén.**: John Wells — **Int.**: Ben Affleck, Tommy Lee Jones, Chris Cooper, Rosemarie DeWitt, Maria Bello, Kevin Costner, Craig T. Nelson, Eamonn Walker — **Dist.**: Alliance.

The Company Men

L'Amérique se relève à peine de la crise économique qui l'a profondément secouée que déjà les bonzes de la cinématographie exploitent le sujet, à l'aide de grands noms du box-office, et tentent de nous émouvoir des destins tourmentés de ses victimes. Les points de vue sur cet effondrement des marchés financiers se multiplient lorsqu'on doit en analyser les conséquences. On en est encore à panser les cicatrices que John Wells scénarise et réalise **The Company Men** en ciblant des chefs de file d'une grosse compagnie de transport et leurs déboires lors de leur licenciement respectif. Wells suit en alternance trois personnages bien nantis, établit leur condition aisée dès le début pour mieux les voir réagir à la perte de leur emploi. Trois univers, deux générations, des individus qui tombent de haut et qui doivent assumer ce changement de situation alors qu'en fond sonore, les médias annoncent les cotes de la bourse, commentent les opérations, les fusions, les dividendes aux actionnaires.

Pendant que leur monde s'écroule, l'entreprise engrange des profits et fait construire un immeuble pour loger le nouveau consortium. Le réalisateur esquisse avec finesse et méthode les portraits de travailleurs qui ont tout donné à cet employeur ingrat. Chacun absorbe le choc d'une façon différente, essaie de se relever à sa manière, seul ou avec l'appui de sa famille. Mais avant tout, c'est la honte de la perte des moyens de subsistance qui prévaut; le déni, la colère, l'acceptation et la reconstruction suivent pendant de longs mois de rétablissement et d'efforts. Ils vivent toutes les étapes d'un deuil professionnel. **The Company Men** propose une introspection intelligente et suggère qu'on en tire une leçon profitable. Le film ne comporte ni effets visuels spectaculaires ni scènes mémorables; il présente une histoire honnête et crédible, très bien interprétée, bien montée, bien filmée. Du beau travail avec, en prime, une fin optimiste. Ça vient quand même du pays de l'oncle Sam...

Patricia Robin



■ Canada [Québec] 2010, 92 minutes — **Réal.**: Jeanne Crépeau — **Scén.**: Jeanne Crépeau — **Int.**: Amélie Grenier, Marie-Hélène Montpetit, Jean Turcotte, Paul Savoie, Catherine Bégin, Marika Lhoumeau, Réal Bossé, Éric Paulhus, Pierre-Luc Lafontaine, Catherine — **Dist.**: Box Film.

La Fille de Montréal

Ariane, qui habite depuis vingt-cinq ans le même appartement à Montréal, reçoit un beau matin un avis d'expulsion. Six mois pour vider les lieux. Catastrophe. Elle adore son quartier mais, artiste cinéma dont les cachets sont modestes, elle constate rapidement que les loyers des logements du coin ont atteint des prix extravagants. Alors, avec quelques amis dévoués et le soutien moral de sa blonde qui vit à Paris, elle cherche la perle rare tout en choisissant ce qu'elle veut garder et, forcément, éliminer... Peut-être la partie la plus difficile du tri. Et elle fait, par la même occasion, le tour des commerçants du coin, des voisins, des paysages urbains, de tout ce qu'elle ne se résigne pas à quitter. La solution *in extremis* sera aussi radicale qu'inattendue: une petite maison à la campagne, à proximité d'une ferme idyllique. Mais la vie champêtre d'Ariane sera pour un autre film. Celui-ci s'arrête avant le déménagement fatidique.

Jeanne Crépeau est une cinéaste rare. Surtout connue depuis son essai vidéo **Jouer Ponette**, film sur le travail de Jacques Doillon avec la toute jeune Victoire Thivisol, elle a notamment tourné **La Solitude de Monsieur Turgeon**, conte urbain, film d'animation, **Revoir Julie**, attachant long métrage, **Suivre Catherine**, journal d'une année à Paris auprès d'une femme aimée, **La Beauté du geste**, documentaire remarqué sur la Cinémathèque québécoise. Elle est curieuse et inventive, explore des voies hybrides avec toujours un irrésistible ton pince-sans-rire. C'est d'ailleurs la première qualité de ce film qui, exploitant un thème familial et universel, la proximité d'un déménagement peu souhaité, sait nous étonner et nous faire sourire en abordant des thèmes inattendus. Par exemple cette inénarrable séquence sur les bruits disparus. Ses comédiennes et comédiens jouent dans la finesse, à commencer par Amélie Grenier, son Ariane. Ici, rien de tonitruant. On déguste à petites gorgées. De la musique de chambre plutôt que du grand orchestre. D'où cette subtile séduction qui se dégage de **La Fille de Montréal**

Francine Laurendeau

Funkytown

Musique disco, chorégraphies endiablées, boules en miroirs, robes à paillettes, lumières stroboscopiques, décors clinquants : tous les éléments sont réunis dans **Funkytown** pour évoquer le Montréal de la fin des années 70, une époque où la scène disco était en plein essor. Le film de Daniel Roby (**La Peau blanche**), scénarisé par Steve Galluccio (**Mambo Italiano**), s'inspire librement de la vie des animateurs vedettes Alain Montpetit et Douglas Leopold. Certains éléments de leurs destins tragiques ont été repris pour construire la trame narrative de **Funkytown**. Il en résulte un film choral à huit personnages: Bastien, l'animateur au sommet, Tino, un serveur gai qui rêve de devenir danseur, Jonathan, le roi du *nightlife*, Gilles et son fils Daniel, propriétaires du Starlight, Mimi, l'ex-vedette qui tente de relancer sa carrière, Hélène, la secrétaire zélée, et Adriana, la jeune beauté ambitieuse.

La musique est au cœur du film. Celle-ci se révèle omniprésente, ce qui agace par moments. Malgré tout, on se laisse emporter par ces chansons accrocheuses et ces chorégraphies époustouflantes. La direction artistique accomplit un boulot incroyable : costumes splendides, décors plus vrais que nature et ambiance digne de ces années folles. Malheureusement, le scénariste nous présente des personnages anglophones et francophones, un choix discutable. Voir le personnage de Patrick Huard parler en français avec sa fille et uniquement en anglais avec sa femme a quelque chose de bizarre. Et pourquoi avoir sous-titré les répliques de certains acteurs anglophones comme Sarah Mutch, mais pas celles de Justin Chatwin et Romina D'Ugo, maladroitement traduites ? Heureusement, les acteurs tirent remarquablement bien leur épingle du jeu. Patrick Huard est très juste dans le rôle de l'animateur au-dessus de ses affaires qui voit sa vie basculer. Quant à Paul Doucet, il incarne avec aplomb l'exubérance de son personnage sans verser dans la caricature.

Catherine Schlager

Godin

Commencée de brillante façon par l'extrait de **La Nuit de la poésie 27 mars 1970** préparée et filmé par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse où Gérard Godin lit avec hargne son poème « Énumération », la biographie filmée de Simon Beaulieu contient de nombreux éléments susceptibles de créer chez le spectateur le désir de connaître encore plus l'écrivain derrière l'homme politique Godin. Toutefois, l'enfance est laissée de côté dans ce portrait alors qu'est pourtant interviewé son frère Guy. Si le film contient plusieurs poèmes qui montrent bien le lien entre amour et pays qui irrigue son œuvre, on peut s'étonner de l'absence d'une entrevue poussée avec un exégète de l'œuvre importante que sont les *Cantouques*.

La recherche d'archives, montées avec soin, sert bien le propos des interviewés qui apportent un éclairage plus ou moins différencié de l'évolution de cet homme politique qui réussit à rester un député au service de ses commettants et qui montra, par son implication auprès de la communauté grecque par exemple, comment un mouvement indépendantiste québécois pouvait inclure les aspirations des communautés allophones (dont certaines sont d'ailleurs depuis fort longtemps partie prenante de cette terre). Le film accorde une grande place à la personne de la chanteuse et *passionaria* Pauline Julien, sa compagne, et montre l'évolution et l'étendue de leurs relations. La crise d'Octobre est rappelée par des images percutantes et l'on peut encore s'étonner de l'absence d'entrevue avec des artisans de **Les Ordres** de Michel Brault, spécialement si l'on considère que Godin participa en tant que coscénariste et personnage à son film **Entre la mer et l'eau douce**. Bel hommage, somme toute, à cet homme public qui montra souvent beaucoup de courage face à l'adversité, ce film aurait pu se terminer sur cette place de Montréal où est écrit sur un mur son *Tango de Montréal*.

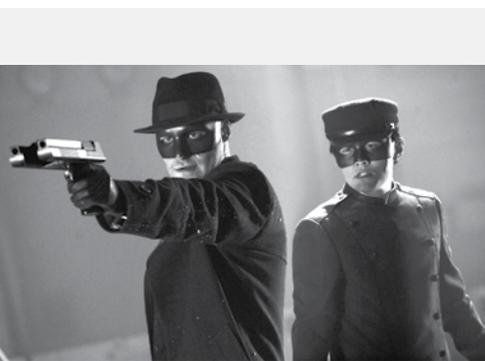
Luc Chaput



■ Canada [Québec] 2011, 133 minutes — Réal. : Daniel Roby — Scén. : Steve Galluccio — Int. : Patrick Huard, Justin Chatwin, Paul Doucet, Raymond Bouchard, François Létourneau, Geneviève Brouillette, Sophie Cadieux, Sarah Mutch — Dist. : Remstar.



■ Canada [Québec] 2009, 75 minutes — Réal. : Simon Beaulieu — Scén. : Simon Beaulieu — Avec : Gérard Godin, Pauline Julien, Brigitte Sauriol, Guy Godin, Denys Arcand, Gaëtan Dostie, Jacques Elliott, André Gervais, Jacques Godbout, Jacques Parizeau, Malcolm Reid, Joseph Xénopoulos — Dist. : Les Films du 3 mars.



■ **LE FRELON VERT** | États-Unis 2011, 119 minutes — Réal. : Michel Gondry — Scén. : Seth Rogen, Evan Goldberg — Int. : Seth Rogen, Jay Chou, Cameron Diaz, Christoph Waltz, David Harbour — Dist. : Columbia.

The Green Hornet

Deux individus, aux quotients intellectuels inégaux, se rencontrent fortuitement autour d'un bon café et décident de *jouer* aux justiciers sur le registre du héros voyou. Ils unissent leurs forces, l'un par le pouvoir de l'argent et d'un journal légué par son défunt père, l'autre par son ingéniosité et sa défensive. Ensemble, ils se créent de toutes pièces des personnages caricaturaux inspirés de Batman et Robin, Superman, Spiderman et tous les super-héros de bande dessinée des années 50. Contrairement à leurs idoles, ils ne possèdent pas de dons particuliers, sinon des moyens matériels : un quotidien et une collection de voitures fabuleuses appartenant à Reth (*Le Frelon vert*, en français), le savoir-faire et la connaissance des arts martiaux de Kato. Avec beaucoup de bonne volonté, l'intelligence de la nouvelle secrétaire du *Daily Sentinel* et le concours de la Black Beauty, une voiture d'attaque conçue par le fidèle serviteur (qui n'est pas sans rappeler celui de l'inspecteur Clouzot dans *La Panthère rose*), ils vont combattre le mal à Los Angeles : un trafiquant à la recherche de son image et un politicien au bras long.

Les clins d'oeil et les influences multiples ne réussissent toutefois pas à camoufler le manque de substance du scénario, qui est une suite de clichés et de redondances. L'intérêt du film, pour les fervents de BD adaptées à l'écran, réside dans sa fabrication : quelques procédés cinématographiques empruntés au burlesque, à *Tigres et Dragons* et même à la série *24 heures chrono* émergent çà et là. Gondry, plein d'un souffle juvénile, s'est fait plaisir avec les nombreuses références reliées au genre qui ne donnent cependant aucune consistance aux personnages superficiels, qui sont joués mécaniquement. Les scènes de confrontation sont efficaces, les courses-poursuites se transforment vite en derby de démolition, les batailles sont chorégraphiées au quart de tour, la technologie 3D augmente la perspective des plans larges, quelques rares répliques font relever les zygomatiques, mais l'ensemble demeure mince.

Claire Valade



■ Canada 2010, 93 minutes — Réal. : Deborah Chow — Scén. : Deborah Chow — Int. : Zach Braff, Isabelle Blais, Patrick Labbé, Julian Lo, Pierre Gendron, Aimee Lee, Anick Lemay — Dist. : Filmoption International.

The High Cost of Living

Nathalie, une jeune femme enceinte, est victime d'un délit de fuite qui tue le bébé à naître. Le deuil paraît d'autant plus difficile à supporter qu'elle devient, pendant sa convalescence, le cercueil de son enfant. Son conjoint, Michel, obsédé par sa carrière, ne semble pas comprendre l'ampleur du drame et manque de compassion. L'auteur du forfait, un immigré américain à la vie dissolue, vivote en écoulant des médicaments sur le marché noir. Malgré son insouciance, un fort sentiment de culpabilité le taraude et le pousse à retrouver cette inconnue. Lors d'une de ses errances, Nathalie rencontre Henry, qui devient son ange gardien, sans savoir que c'est lui le responsable de l'accident pour lequel une enquête suit son cours. L'intérêt du film de Deborah Chow réside dans son questionnement du prix à payer pour vivre sa propre existence et des conséquences des gestes posés. Elle en profite pour jeter un regard curieux sur le Montréal multiculturel où l'anglais et le français se côtoient sans heurts et avec un naturel presque réconfortant.

Le premier long-métrage de cette jeune réalisatrice torontoise s'attaque à plusieurs sujets de front avec une sensibilité indéniable. Le rythme lent permet d'y résoudre les déconvenues des personnages au cours d'un montage linéaire conventionnel. La mise en scène discrète, la caméra très présente, la direction artistique réaliste confèrent à cette première œuvre un caractère intimiste et urbain où la cinéaste dispose adroitement ses éléments dramatiques afin de bâtir sa réflexion philosophique. L'interprétation d'Isabelle Blais et de Zach Braff, assez convaincante, permet d'oublier la prestation moins bien contrôlée de certains acteurs. **The High Cost of Living**, un premier film sobre, presque académique, dénote une témérité et une intériorité qui manquent à notre époque superficielle.

Patricia Robin

The Man From Nowhere

Dans le sillage du succès d'*Old Boy*, bon nombre de films coréens ont commencé à apparaître dans les festivals. Pas toujours réussis, souvent rafraîchissants, la plupart d'entre eux, signés par de brillants cinéastes dont les ambitions et l'affection pour le film de genre ne trompent pas, cultiveront un succès plutôt confidentiel dans nos salles (exception notable pour ceux de Bong Joon-Ho). On évoquera comme seules preuves *The Host*, *The Chaser*, *Crying Fist*, *Daytime Drinking* et *Mother*, œuvres à première vue dissemblables par leurs atours esthétiques, mais qui partagent néanmoins certaines similarités dans leur fond (des personnages imparfaits garants d'une humanité ordinaire, un désenchantement ambiant...). Et une même intelligence dans le récit, aventureux et soutenu. Arrive aujourd'hui *The Man From Nowhere*, deuxième opus de Jeong-beom Lee (*Cruel Winter Blues*). Cette plongée trépidante dans le monde interlope et la nuit de Séoul invite tous les clichés du film policier en les passant en revue un à un, donnant lieu à une première partie plutôt efficace.

À travers une introduction du héros hantée par l'ombre du Professionnel, *The Man From Nowhere* annonce plusieurs pistes prometteuses qu'il ne réussit malheureusement pas à mener à bout. Lee a beau s'offrir une star, Bin Won (vu dans *Mother*), des scènes d'action réglées au quart de tour (dont un climax franchement réussi), il ne fait qu'effleurer ses modèles (Besson, Woo, Mann, Kitano) à distance, sans grande originalité, tandis que son scénario, lui, s'éparpille dans tous les sens. Aussi riche soit-il visuellement (la compétence technique de Lee est indéniable), *Man From Nowhere* patauge dans un récit interminablement long (qui aurait grandement bénéficié d'un resserrement au montage) porté par des acteurs qui enfilent tics caricaturaux et superficialité, jouant à outrance. On reconnaît bien là cette posture «kitano-esque» dont l'ironie ici n'est pas en accord avec le reste du film. Alors, quand Lee tente de se rattraper en invitant un certain «réalisme» à s'immiscer dans son cadre, il est déjà trop tard, tant on est lassé par ses «errements» scénaristiques inutiles.

Sami Gnaba

Partir

Une ville dans le sud de la France, un couple de professionnels sans histoire, une famille conventionnelle, une existence très confortable et bien rangée, des projets d'avenir constructifs. Et voilà que tout bascule lorsque Suzanne (Scott Thomas), l'épouse du médecin (Attal), compte ouvrir un cabinet de kinésithérapie dans une remise attenante à la maison. Des travaux sont entrepris et un ouvrier catalan, travaillant au noir, suscite chez elle un éveil des sens inopiné. Entre la bourgeoise et le roturier s'opère un magnétisme irréprouvable et le désir de vivre cette relation à tout prix fait perdre tout sens pratique à la quarantenaire. Son aventure avec Ivan (Lopez) devient son choix de vie au grand dam du mari possessif qui réagit avec ses armes : le pouvoir de l'argent et du confort. Ici, Catherine Corsini ne fait pas dans la dentelle et le flou artistique. Elle porte un regard cru sur cette liaison torride qui sera rattrapée par les vicissitudes de la réalité. Avec ce film, constitué de tableaux fondus au noir, qui commence par la fin, elle justifie des questions que l'on se pose rarement lors d'un choc amoureux.

Aidée par la caméra très présente d'Agnès Godard qui traque les personnages de très près, elle établit le constat que, malgré l'ivresse d'un amour naissant, il y a des conséquences collatérales non négligeables pour une femme. Qu'advient-il de sa famille? Qu'est-ce qui lui appartient après 20 ans de vie conjugale? À quoi peut-on s'attendre des institutions bancaires quand on a toujours dépendu d'un mari? Comment peut-on envisager un avenir serein avec un repris de justice qui ne peut obtenir que des petits boulots alors qu'on a connu l'opulence? Après avoir vécu un sentiment si fort avec un autre homme, peut-on revenir sagement à la maison et agir comme si rien ne s'était passé? On retrouve ici une Kristin Scott Thomas en pleine possession de ses moyens, à la fois intense et fragile, embrasée par un Sergi Lopez d'une force tranquille et sensuelle. Un film à voir pour faire un pied de nez aux habituelles histoires d'amour lénifiantes et pour être confronté à la musique du réel.

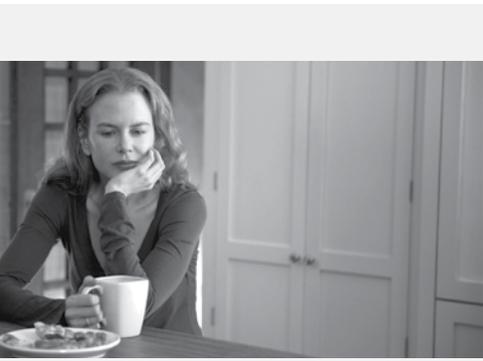
Patricia Robin



■ **AJEOSSI** | Corée du Sud 2010, 119 minutes — **Réal.**: Jeong-beom Lee — **Scén.**: Jeong-beom Lee — **Int.**: Won Bin, Sae-ron Kim, Hyo-seo Kim, Hee-won Kim — **Dist.**: Ciné-Asie Creatives.



■ France 2009, 85 minutes — **Réal.**: Catherine Corsini — **Scén.**: Catherine Corsini, Gaëlle Mace — **Int.**: Kristin Scott Thomas, Sergi Lopez, Yvan Attal, Bernard Blancan, Aladin Reibel, Alexandre Vidal, Daisy Broom, Berta Esquirol — **Mus.**: Georges Delerue — **Dist.**: Séville.



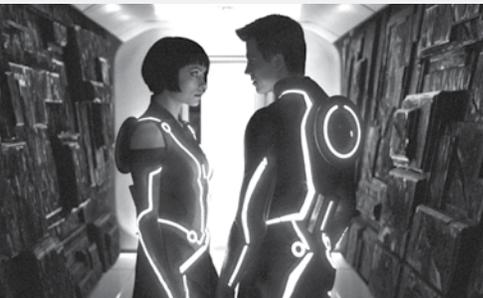
■ **TROU NOIR** | États-Unis 2010, 91 minutes — Réal. : John Cameron Mitchell — Scén. : David Lindsay-Abaire — Int. : Nicole Kidman, Aaron Eckart, Jason Miller, Dianne Wiest — Prod. : Blossoms Films (Nicole Kidman) — Dist. : Equinoxe.

Rabbit Hole

Comment un couple qui chancelle va-t-il survivre à la mort de son seul enfant ? C'est le sujet de **Rabbit Hole**. **Route 132** (Louis Bélanger), au Québec, évoquait aussi ce fait, mais il n'exprimait que le point de vue du père. Ici, c'est un couple qui est au cœur du récit. **Rabbit Hole** est une adaptation d'une pièce de Broadway signée David Lindsay-Abaire (prix Pulitzer) qui adapte lui-même sa pièce. La structure dramatique est solide et le propos, sérieux. **Rabbit Hole** raconte donc l'histoire d'un couple qui vit un deuil autodestructeur. Becca Corbett, la mère (Nicole Kidman dans une très grande prestation), veut et va rencontrer l'adolescent qui est responsable de la mort de son enfant. Elle ne sait plus comment faire pour continuer de vivre. Le couple suit une thérapie de groupe pour s'en sortir. Becca tente de retrouver un équilibre psychologique et, par le fait même, de sauver son mariage. Le mari, Howie (Aaron Eckart), ne comprend pas les comportements de sa femme. Lui voudrait tout conserver; elle veut vendre la maison. Il est évident que la rédemption sera longue et difficile. Avec un tel sujet, l'écueil d'un trop grand sentimentalisme était possible. Mais John Cameron Mitchell, le réalisateur, l'a évité avec une grande maîtrise et une grande direction d'acteur.

John Cameron Mitchell nous avait donné deux films indépendants, presque underground : **Shortbus** (2006) et **Hedwig and the Angry Inch** (2001). Dans ces deux films, Mitchell nous montrait des comportements sexuels qui questionnaient notre façon de voir les rapports entre les sexes. **Rabbit Hole** est un film plus conventionnel, mais ses trois films questionnent les émotions dans ce qu'elles peuvent avoir de cru et de non simulé. Avec **Rabbit Hole**, Mitchell fait la preuve qu'il peut devenir un réalisateur *mainstream*. Nous sommes en présence d'une mise en scène et d'un drame comme le cinéma américain classique nous en a donné beaucoup, mais déguisés sous la forme d'une comédie noire. Et, dans ce genre, il s'agit d'un excellent film, profondément humain et vrai. Et même fort divertissant malgré la « lourdeur » du sujet.

Pierre Pageau



■ **TRON: L'HÉRITAGE** | États-Unis 2010, 125 minutes — Réal. : Joseph Kosinski — Scén. : Adam Horowitz et Richard Jefferies — Int. : Garrett Hedlund, Jeff Bridges, Olivia Wilde, Bruce Boxleitner, James Frain, Beau Garrett — Dist. : Buena Vista.

Tron: Legacy

Étonnant que les studios Disney n'aient pas attendu 2012 et le 30^e anniversaire pour lancer ce deuxième long métrage mettant en vedette Jeff Bridges au cœur d'un jeu vidéo. Première réalisation de Joseph Kosinski, cette aventure, comme bien des films du genre, s'essouffle après un départ sympathique. L'histoire de ce créateur de mondes virtuels partait pourtant bien. Veuf, il doit laisser son fils unique aux soins de ses parents et partir régler ses problèmes professionnels. Vingt ans plus tard, le fils, interprété par Garrett Hedlund, décidera de retrouver la trace de ce paternel obsédé par son travail. Au lieu de porter, comme le premier **Tron**, sur la paternité d'œuvre et de nous montrer l'évolution extraordinaire qu'a connue le monde du jeu vidéo, ce nouvel opus nous plonge dans une quête plus conventionnelle de la relation père-fils. Pour produire ce long métrage, Pixar a ouvert en 2009 un studio d'animation 3D à Vancouver. On y travaille avec le logiciel *E-motion* afin de réaliser les images d'un Jeff Bridges modifié en ses doubles virtuels. Il aura fallu près d'un an de postproduction pour modifier le tournage réel et y appliquer toutes les textures animées. L'esthétique du film fonctionne, mais le scénario est malheureusement si limité qu'on se lasse rapidement des effets de bandes de lumière.

Il aurait été intéressant d'utiliser les effets de 3D et de faire sortir de l'écran des particules suite aux nombreux accidents de motos. Les deux tiers du film ne sont que combats, courses et poursuites. Encore une fois, il faut souligner l'absence de personnages féminins significatifs. Preuve que le cinéma de divertissement n'évolue pas du tout. La musique de Daft Punk est intéressante, mais vieillira-t-elle bien ? Il est amusant de les voir jouer les DJ dans la scène du bar. L'environnement sonore laissait place à toute la créativité possible, mais on a droit à des effets assez standards. Un film convenu, long et prévisible qui ne restera pas dans les archives du genre. Sortis de la grille, le jeu vidéo, les effets spéciaux et la réalité virtuelle sont déjà rendus bien ailleurs.

Élène Dallaire

Une vie qui commence

Il y a tout juste 50 ans, on fumait dans les hôpitaux, on n'attachait pas les enfants dans l'immense et rutilante voiture, les meubles affreux et les papiers peints à motifs géométriques donnaient le tournis. Les années 60 ne cessent de hanter nos écrans depuis quelques années avec leur stylisme strict, leur révolution plus ou moins tranquille et leurs marmots qui s'éveillent à la réalité de la vie. Après la manne de 2008 où **Maman est chez le coiffeur**, de Léa Pool, **Un été sans points ni coup sûr**, de Francis Leclerc et **C'est pas moi, je le jure**, de Philippe Falardeau, dressaient le portrait d'une décennie vue par des gamins, le film de Michel Monty s'insère aussi dans le mouvement thématique de la disparition d'un être cher, fréquemment rencontré au cinéma québécois en 2010.

Conjuguant époque, enfance et deuil, Monty nous fait plonger dans un voyage temporel à travers les yeux d'un garçon que le décès d'un père idolâtré vient perturber sérieusement alors que sa mère coupe court à la période nécessaire à l'acceptation d'une perte aussi importante. Ressassant une fois de plus des relations père-fils difficiles, ce premier long métrage nous promène dans les souvenirs personnels de cet homme de théâtre qui a su mettre en scène Charles-Antoine Perreault avec justesse et sensibilité. On ne peut en dire autant de sa propre prestation en médecin, ami de la famille, ou de celle de Julie Le Breton qui offre un jeu mécanique, froid et maladroit. Soutenue par des directions artistique et photographique minutieuses et une musique atmosphérique efficace, l'œuvre ne se démarque pas vraiment : on assiste ici à un exercice de style académique, à une réalisation appuyée donnant un montage linéaire où l'action, portée principalement par le jeune acteur, devient rapidement une accumulation de procédés répétitifs. **Une vie qui commence** s'avère un film qui pêche par excès, parfois par manque de conviction, mais qui peut susciter la compassion envers ce gamin qui traverse cette période sombre avec beaucoup de turbulences, et ce, jusqu'au dérèglement comportemental.

Patricia Robin

The Way Back

Cinéaste extraordinairement talentueux, éclectique en apparence par son aisance à toucher tous les genres, ou presque, Peter Weir a bâti une œuvre complexe des plus cohérentes malgré sa grande diversité. Un fil conducteur se dégage de ses films, les unifiant au-delà de ce qui les distingue en offrant d'infinies variations sur son thème de prédilection : la nature de l'être humain dans l'adversité, confronté à ses peurs. Qu'il s'agisse de la nature ou des éléments, de la guerre ou d'un conflit, d'une culture ou d'un système de pensée différent, tous ses films se rejoignent dans cette image de l'être humain face à l'inconnu, de **Picnic at Hanging Rock** (1975) à **Master and Commander: The Far Side of the World** (2003) en passant par **The Last Wave** (1977), **Gallipoli** (1981), **The Year of Living Dangerously** (1982), **Witness** (1985), **Dead Poets Society** (1989) ou **The Truman Show** (1998).

Après huit années d'absence, Peter Weir nous revient donc avec une histoire dans ses cordes. En pleine Seconde Guerre mondiale, un groupe de prisonniers hétéroclite s'échappe du goulag et parcourt 6 500 kilomètres à pied en affrontant les éléments — blizzards sibériens, nuées de moustiques voraces, soleil impardonnable du désert de Gobi, infranchissables pics himalayens — pour atteindre l'Inde et la liberté. Avec sa minutie habituelle dans le découpage et le détail, le cinéaste construit des personnages vrais. Rien ne leur est épargné et leur transformation subtile, tant physique que psychologique, est également bâtie par petites touches qui permettent de croire en leur incroyable aventure et leur implacable volonté. Le problème est ailleurs. Les motifs visuels répétitifs — les hommes marchant, et marchant, sans fin, au cœur de paysages grandioses — rendent le film par moments aussi interminable que le périple des protagonistes. Weir introduit aussi divers éléments qui distraient du propos : hallucinations, mirages et, surtout, incompréhensible *newsreel* final. Cette fin totalement escamotée s'avère somme toute peu satisfaisante sur le plan cathartique. 

Claire Valade



■ Canada [Québec] 2011, 103 minutes — Réal. : Michel Monty — Scén. : Michel Monty — Int. : Julie Le Breton, François Papineau, Charles-Antoine Perreault, Raymond Cloutier, Rita Lafontaine, Michel Monty, Stéphane Crête — Dist. : Alliance.



■ LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ | États-Unis 2011, 133 minutes — Réal. : Peter Weir — Scén. : Keith R. Clarke, Peter Weir, d'après le roman *The Long Walk: The True Story of a Trek to Freedom* de Slavomir Rawicz — Int. : Jim Sturgess, Ed Harris, Dracos Bucur, Alexandru Potocean, Gustaf Skarsgård, Saoirse Ronan, Colin Farrell — Dist. : Alliance.